

ex vivo in vitro

un spectacle de **Jean-François Peyret**
et **Alain Prochiantz**

mise en scène **Jean-François Peyret**

La Colline – théâtre national



Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naît de la présomption, comme cette-ci : que nous reconnaissons notre ignorance, en plusieurs choses, et sommes si courtois, d'avouer qu'il y a ès ouvrages de nature, aucunes qualités et conditions, qui nous sont imperceptibles, et desquelles notre suffisance ne peut découvrir les moyens et les causes. Par cette honnête et consciencieuse déclaration, nous espérons gagner, qu'on nous croira aussi de celles, que nous dirons, entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultés étrangères : il me semble que parmi les choses que nous voyons ordinairement, il y a des étrangetés si incompréhensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles. Quel monstre est-ce, que cette goutte de semence, de quoi nous sommes produits, porte en soi les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos pères.

Michel de Montaigne

Essais, livre II, chap. XXXVII, Édition présentée, établie et annotée par Emmanuel Naya, Delphine Reguig-Naya et Alexandre Tarrête, Folio, 2009, p. 626-627

Ex vivo / In vitro

un spectacle de **Jean-François Peyret**
et **Alain Prochiantz**

mise en scène **Jean-François Peyret**

scénographie **Nicky Rieti**

musique **Alexandros Markeas**

dispositif électro-acoustique **Thierry Coduys** et **Jérôme Tuncer**

lumière **Bruno Goubert**

costumes **Chantal de la Coste**

dramaturge, assistante à la mise en scène **Julie Valero**

web **Agnès de Cayeux**

stagiaire en dramaturgie **Clémence Bordier**

avec

Jacques Bonnaffé, Yvo Mentens,
Pascal Ternisien, Anne-Laure Tondou

production Cie tf2 – Jean-François Peyret (compagnie conventionnée par le ministère de la Culture et de la Communication/DRAC Île-de-France), La Colline – théâtre national, Le Centre national du cinéma et de l'image animée – dispositif pour la création artistique multimédia avec le soutien de la Fondation Agalma (Genève) et l'aide du théâtre Paris-Villette

régie **Hugo Hazard** régie lumière **Thierry Le Duff**

régie son **Johann Gilles** électricien **Pascal Lévêque**
machiniste **Marjan Bernacik** habilleuse **Laurence Le Coz**

durée du spectacle : 1h40

du 17 novembre au 17 décembre 2011

Petit Théâtre

du mercredi au samedi à 21h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

tournée

Théâtre de la Criée-Marseille – les 5 et 6 avril 2012

Théâtre de Caen – les 24 et 25 avril 2012

administratrice de compagnie **Flora Vandenesch**

création à La Colline

Maudit progéniteur !

Samuel Beckett

Hamm dans *Fin de partie*, Éditions de Minuit, 1975, p. 23

Pénurie Symbolique

Une remarque s'impose ici : nul doute que les protagonistes de l'AMP¹ (donneurs, receveurs et enfants) vivent une expérience totalement inédite. Mais – fait assez étonnant – on constate que cette expérience semble être sémantiquement vide. Les usagers de l'AMP sont confrontés à une sorte de pénurie symbolique face à des situations pour lesquelles aucune signification n'est disponible dans notre culture. Il n'existe en effet ni représentation anthropologique ni représentation symbolique pour ces "ça" (très groddeckiens²...) que sont ovocytes ou sperme, expression – "ça" – souvent employée, dans un registre voisin, par les parents pour désigner leurs embryons surnuméraires congelés. Les patients sont heureusement eux-mêmes plutôt inventifs !

Geneviève Delaisi de Parseval

Famille à tout prix, Éditions du Seuil, 2008, p. 233-234

¹ PMA (procréation médicale assistée), devenu AMP (assistance médicale à la procréation) le 7 juillet 2007, date de la révision de la loi de bioéthique du 6 août 2004.

² Georg Groddeck (1866-1934) était un médecin et psychothérapeute allemand proche des analystes, convaincu que les maladies organiques ont toujours des causes psychosomatiques (*Le Livre du ça, Ça et moi...*).

En avoir ou pas

Longtemps pour faire un enfant, il a suffi de la rencontre fortuite d'un spermatozoïde et d'un ovule dans un utérus. Ces deux-là profitaient de l'accouplement d'un homme et d'une femme, et l'affaire était dans le sac. On a bien essayé de mettre Dieu dans le coup, si j'ose dire, et de nous faire croire qu'en nous reproduisant, nous participions à l'œuvre créatrice de notre Seigneur. Mais c'était pour jeter un peu de brouillard mystique sur une opération naturelle, mais, il est vrai, très mystérieuse. Voici pourtant que la chose se complique : nous avons lu récemment sur nos murs qu'il ne faut pas moins de 104 rapports sexuels pour espérer un heureux résultat, pendant qu'une étude démontrait que, rapporté aux milliards d'humains de la planète que ça intéresse encore, le nombre de coïts féconds représentait moins de 0,4%, autant dire *peanuts*.

Il est ainsi de plus en plus difficile de naître. Les raisons ? D'abord il y a quelque chose de pourri dans le sperme (surtout au Danemark, d'après les spécialistes) ; et puis les femmes tardent à se reproduire, distraites par leur course à la parité dans les entreprises, leur besoin de profiter de leurs belles années (qui s'en plaindrait ?), la difficulté de trouver des pères plausibles et matures, sans oublier la pollution, le réchauffement, les colorants probablement, l'énergie nucléaire et tout ce qui nous dénature insidieusement. Pour mettre un enfant en route (selon une étrange mais commune expression) et le mener à terme, une fois qu'on s'est muni d'un projet parental, il faut maintenant du monde : des gens dans des bureaux, une équipe technique, souvent un donneur ou une donneuse, et parfois un utérus de location (pas chez nous, rassurez-vous ; il faut prendre le Thalys). Donner la vie n'est plus un accident plus ou moins hasardeux : c'est toute une affaire, une affaire

d'État chez nous, et ailleurs et tout près, une affaire tout court, un business. Allez naviguer sur Internet pour voir.

Le pouvoir médical ou nos frileux législateurs claironnent que cette aide technique à la procréation doit se cantonner à réparer des défauts de la nature ; ils parlent de l'infertilité comme d'une pathologie. D'autres, un peu téméraires, vont plus loin et partagent l'euphorie de Freud considérant qu'élever "*l'acte de la procréation au rang d'une action volontaire et intentionnelle*" serait un des plus grands triomphes de l'humanité et achèverait le vœu cartésien de domination et de maîtrise de la nature. Mais à voir le désarroi dans lequel nous plonge l'intrusion de la technique dans la reproduction, une des dernières aires de jeu où la nature était souveraine, à prendre, si possible, la mesure du trouble dans la filiation qu'elle provoque, on sent que l'heure est grave. Est-ce l'heure du crime ? Du crime contre l'espèce humaine que nous venons d'inscrire dans notre droit. Ou bien l'humanité poursuit-elle son devenir artificiel auquel les conneries d'Épiméthée l'ont condamnée et joue sa survie et sa suprématie dans la lutte des espèces (c'est ça la nature) et sauve sa peau ? Allez décider. Impossible, direz-vous. Bien sûr : c'est pour cela que cette heure est tragique. Après tout ce n'est pas pour déplaire au théâtre qui a toujours eu le génie de faire du tragique un plaisir. Amusons-nous pendant que le pape et notre législateur ont le dos tourné et promenons-nous dans les lois pendant que le comité d'éthique n'y est pas.

Jean-François Peyret

octobre 2011

Un petit tour de carrousel en revenant du planétarium...

Des paternités dissociées au fantasme de l'engendrement par duplication, la filiation, par les bouleversements qu'elle a connus ces dernières décennies, constitue un formidable matériau "à histoires". *Les Trois Sœurs*, par exemple, se relookent façon AMP (assistance médicale à la procréation) : une jeune femme britannique en désir d'enfant sollicite sa sœur jumelle pour un don d'ovocyte puis sa sœur aînée pour un "prêt" d'utérus. Trois sœurs donc qui réunissent leurs efforts pour mettre au monde l'enfant de l'une d'elles, celle que l'on nommera la "mère d'intention".

L'artificialisation de la procréation et les pratiques qui en découlent sont propres à donner le tournis et leurs conséquences sur les schémas familiaux tout bonnement vertigineuses : des mal-nommés "bébés médicament" aux enfants nés d'embryons congelés, le théâtre a tout intérêt à revoir ses propres drames de la filiation, d'Œdipe à Strindberg.

Ni manifeste, ni documentaire, le spectacle adopte une dramaturgie du carrousel, en forme de pied de nez à Brecht qui, en son temps, lui préféra le planétarium, dans lequel le spectateur immobile observait le monde tourner autour de lui. À l'heure d'internet, le manège se renouvelle : filiation, paternité, naissance constituent les ingrédients d'une expérience commune et partagée, analysée, mise en récit là, ailleurs, un peu partout sur internet. Le carrousel tourne encore sur lui-même, mais il emporte avec lui celui qui le regarde et dans un effet d'optique, vient un léger décalage, comme un subtil changement de perception.

Julie Valero
octobre 2011

Tout le monde en parle

Aucune langue n'existe qui soit dépourvue d'un vocabulaire dit de parenté. Dans toutes les langues, quels que soient les principes de descendance et d'alliance, il existe des mots spécifiques pour désigner les positions, les relations des individus des deux sexes appartenant au moins à cinq générations, deux générations ascendantes et deux descendantes à partir d'un individu [...] caractérisé universellement par son sexe, masculin ou féminin, et par la place qu'il occupe dans sa propre génération par rapport à d'autres individus des deux sexes nés avant ou après lui et rattachés soit aux mêmes "parents", soit à des parents de ces parents.

Bref, toutes les sociétés se préoccupent de régler, d'une part, la succession des générations, condition évidente de leur continuité physique, d'autre part, les rapports entre les individus des deux sexes appartenant à un certain nombre de générations successives (cinq en général). Toutes les cultures donnent du sens à ces faits et à ces rapports. Toutes les langues en parlent.

Maurice Godelier

Les Métamorphoses de la parenté, Éditions Flammarion, 2010, p. 150

Nous sommes tous issus d'une AMP

Entre sexualité et procréation, il y a effectivement un hiatus : on ne fait pas le lien. C'est ainsi que les procréations médicalement assistées rejoignent l'univers des théories infantiles qui annulent le sexe dans la procréation. Dans les théories sexuelles infantiles, la graine entre par l'oreille, l'enfant sort par le nombril : toutes sortes de montages sont imaginés qui excluent le sexe, par ailleurs finalement bien plus sophistiqués que ce que peuvent les biotechnologies. Quoi qu'il en soit, l'enfant n'imagine pas ses parents comme un couple sexué, occupé à faire autre chose en le faisant : le seul couple dans l'inconscient, c'est celui du père et de la mère, pas celui de l'homme et de la femme. C'est ainsi que, dans nos représentations, on est finalement tous issus d'une procréation médicalement assistée, c'est-à-dire d'une procréation qui court-circuite le sexe.

Par contre, *a contrario* de ce qu'on vient de dire, il faut réaliser à quel point les procréations médicalement assistées montrent par défaut la place du sexe dans la procréation. C'est peut-être par ce fait paradoxal que les débats sur le droit de procréer à travers une assistance médicale sont si passionnés.

François Ansermet

"Vertiges de l'origine", in *Origines de la vie... Vertiges des origines*, dir. René Frydman, Muriel Flis-Trèves, Presses Universitaires de France, 2008, p. 202

C'est la notion même de don gratuit qui procède d'un malentendu. Il n'y aurait jamais eu un seul don au monde si on prenait à la lettre cette condition de gratuité. Le don prétendument désintéressé est une fiction qui accorde trop d'importance à l'intention de celui qui donne et à ses protestations contre toute idée de récompense. [...]

Un don qui ne contribue en rien à créer de la solidarité est une contradiction dans les termes.

Mary Douglas

Il n'y a pas de don gratuit, in *Comment pensent les institutions*, trad. Anne Abeillé, Éditions La Découverte, 2004, p. 201-202

Partie carrée entre Les Boudin et Les Bouton

Il y avait un nommé Boudin
Y avait un nommé Bouton
L'un pourvu d'une madame Bouton
Et l'autre d'une madame Boudin

Au Sacré Cœur, madame Bouton
Avait connu madame Boudin
À Condorcet, monsieur Boudin
Avait connu monsieur Bouton

Tous les dimanches les Boudin
Offraient le spectacle aux Bouton
Mais en revanche les Bouton
Payaient à souper aux Boudin

On ne voyait pas les Bouton
Sans voir aussitôt les Boudin
Quand on invitait les Boudin
Fallait inviter les Bouton

Le bottier de monsieur Boudin
Bottait aussi monsieur Bouton
L'couturier de madame Bouton
Couturait d'même madame Boudin

Comme position monsieur Bouton
Vendait des chapelets de boudins
Comme position monsieur Boudin
Vendait des chapelets de boutons

Naturellement Monsieur Boudin
Faisait d'œil à madame Bouton
Mais naturellement monsieur Bouton
Faisait d'œil à madame Boudin

De sorte que madame Bouton
Faisait avec monsieur Boudin
Juste ce que madame Boudin
Faisait avec monsieur Bouton

Un beau matin monsieur Boudin
Dit : J'veis être père, mon vieux
[Bouton !
Ah ! C'est épatant répond Bouton
J'veis l'être aussi, mon vieux Boudin !

C'est ainsi que madame Bouton
Mit au monde un petit Boudin !
C'est ainsi que madame Boudin
Mit au monde un petit Bouton !
Voilà

Paroles et musique **Marcel de Lihus**
1934 © Pathé Frères



Pascal Ternisien, Anne-Laure Tondou



Yvo Mentens, Anne-Laure Tondou



Pascal Ternisien, Jacques Bonnaffé



Pascal Ternisien



Anne-Laure Tondou



Jacques Bonnaffé



Yvo Mentens



Jacques Bonnaffé, Pascal Ternisien



Yvo Mentens, Anne-Laure Tondou



Jacques Bonaffé

Qu'est-ce que le vivant ?

De la science considérée comme un des beaux-arts

Comme un peintre, comme un écrivain, un savant au fil des ans s'invente un langage qui lui est propre. Et j'aime l'idée qu'un laboratoire soit comme un atelier à l'ancienne où on apprend le langage du maître et où on commence à développer le sien propre, à forger sa personnalité scientifique. Cela est osé, mais si on a la chance de suivre l'évolution d'une pensée, celle de Darwin par exemple au fil de sa correspondance, on se rend compte d'une forme de recherche qui n'est pas seulement fondée sur l'acte de découvrir (au sens littéral du savant qui découvre la vérité, lui ôte son voile) mais sur l'approfondissement d'un thème ressassé, qui se fait obsession. Je crois que quand nous parlons de la problématique "art et science", c'est très exactement de cela qu'il s'agit, de langage, et non de la beauté plastique, des images par exemple, quand le savant (ici le biologiste) se fait photographe. Le résultat est très souvent décoratif mais nous laisse froid, car ne touchant en rien au processus à l'œuvre quand on se cherche en même temps qu'on cherche.

Une espèce si particulière

Ne nous empêchons pas de réfléchir à ce qui est spécial à l'humain, et plus seulement au vivant. Quand je dis, ici, spécial à l'humain, j'infère immédiatement que toutes les espèces ont quelque chose de spécial et je ne propose aucune hiérarchie biologique. Il reste qu'à moins de s'aveugler volontairement, penser les questions posées par ce qu'il faut bien appeler notre "condition humaine" nous incite à comprendre, essayer tout du moins, ce qui fait de l'espèce humaine une espèce si particulière, sans renier notre animalité je le répète, mais sans non plus nier que la richesse de cette condition, son tragique aussi, nécessite qu'elle ne soit pas réduite à la seule approche

biologique, au détriment d'autres approches portées par les sciences humaines et, au-delà, par l'art ou la littérature, bref par tout ce qui est spécial à cette espèce étrange, la nôtre.

De la nature des lois

Oh, je sais bien que la nature a, depuis le siècle des Lumières, remplacé Dieu, mais que le nom ait changé ne modifie pas la chose et il n'y a que peu d'adeptes, aujourd'hui encore, d'une science sans foi ni loi. Car si nombre d'entre nous, les savants, ne sommes pas croyants, l'idée est certainement minoritaire qu'il n'y a pas de lois de la nature, seulement des phénomènes que nous tâchons d'ordonner et d'expliquer en construisant des outils théoriques et des machines plus ou moins réussis, adaptés à ces objets. Dès lors si nous parlons de lois, qu'il soit clair qu'il s'agit bien de lois humaines, pas "de la nature", encore moins divines.

Alain Prochiantz

Qu'est-ce que le vivant ? à paraître aux Éditions du Seuil, coll. "Les livres du nouveau monde", septembre 2012

La technique comme destin

Reconnaître l'immixtion des techniques dans le devenir de l'homme ne relève pas d'un engagement philosophique ou politique. Il s'agit simplement d'un constat : que nous le voulions ou non, c'est par la technique *aussi* que nous sommes humains. Et c'est parce qu'il n'est pas d'humanité sans recours à la technique, parce qu'il n'est pas d'humanité concevable sans cette tentative de s'arracher à ce que la nature nous impose, que nous ne pouvons raisonnablement nous penser que comme des êtres dont la nature est de dépasser leur nature, comme des êtres qui *se veulent* au-delà de toute essence, bref, des étants qui ne peuvent *que* se penser libres. Autrement dit, le paradigme de l'espèce humaine, en s'érigeant comme rempart contre les possibles techniques, non seulement s'interdit de penser la *condition* humaine (y substituant au passage le vain – et sans doute sot – projet de décrire une *nature* humaine), mais en plus se rend entièrement dépendant des développements de l'emprise technique sur le vivant (en tant que symptôme de réaction – ou allergique – aux possibles technologiques). En un mot, le paradigme de l'espèce humaine s'interdit de penser l'homme comme entité pour laquelle il y va, avec ses productions techniques, de sa propre définition.

Philippe Descamps

"Le sacre de l'espèce humaine ou comment le droit français se préoccupe de l'évolution de l'homme", in *Darwin : 200 ans*, Alain Prochiantz (sous la direction de), Éditions Odile Jacob, Paris, 2010, p. 271

Si nous changeons au niveau moléculaire et cellulaire, si le génome est instable comme le sont certains réseaux de neurones, si nous sommes le siège de renouvellements massifs et dont nous devons accepter qu'ils sont à l'origine de notre capacité d'adaptation au niveau individuel, de notre individuation, comment pouvons-nous être certains d'être nous-mêmes ?

Quiconque se retourne sur son histoire sait bien qu'il a fait des choix (ou qu'il s'en est laissé imposer) qui ont modifié son histoire. Et quiconque est matérialiste sait bien que cette modification s'est inscrite dans un substrat biologique, chromatine et système nerveux en toute première place. Ce qui ouvre à la question vertigineuse : qu'est-ce qu'être soi ?

Ex Vivo / In vitro, extraits des partitions scéniques

Il n'y a pas d'identité narrative

Il lui vint tout à coup à l'esprit (c'était une de ces pensées apparemment déplacées et abstraites qui prenaient souvent dans sa vie une signification si immédiate), que la loi de cette vie à laquelle on aspire quand on est surchargé de tâches et que l'on rêve de simplicité, n'était pas autre chose que la loi de la narration classique ! De cet ordre simple qui permet de dire : "Quand cela se fut passé, ceci se produisit !" C'est la succession pure et simple, la reproduction de la diversité oppressante de la vie sous une forme unidimensionnelle, comme dirait un mathématicien, qui nous rassure ; l'alignement de tout ce qui s'est passé dans l'espace et le temps le long d'un fil, ce fameux "fil du récit" justement, avec lequel finit par se confondre le fil de la vie. Heureux celui qui peut dire "lorsque", "avant que" et "après que" ! [...] La plupart des hommes sont, dans leur rapport fondamental avec eux-mêmes, des narrateurs. Ils n'aiment pas la poésie, ou seulement par moments. Même si quelques "parce que" et "pour que" se mêlent ici et là au fil de la vie, ils n'en ont pas moins en horreur toute réflexion qui tente d'aller au-delà. Ils aiment la succession bien réglée des faits parce qu'elle a toutes les apparences de la nécessité, et l'impression que leur vie suit un "cours" est pour eux comme un abri dans le chaos. Ulrich s'apercevait maintenant qu'il avait perdu le sens de cette narration primitive à quoi notre vie privée reste encore attachée bien que tout, dans la vie publique, ait déjà échappé à la narration et, loin de suivre un fil, s'étale sur une surface subtilement entretenue.

Robert Musil

L'Homme sans qualité, trad. Philippe Jaccottet, T. I, 122. "Le retour", Éditions du Seuil, 1995, p. 815-816

Paysage avec argonautes

Voulez-vous que je parle de moi
Moi qui
De qui est-il question quand
Il est question de moi
Qui est-ce moi
Sous l'averse de fiente
Dans la peau calcaire
Ou encore
Moi un drapeau un
Lambeau sanglant à la fenêtre
Un flottement
Entre le néant et personne
à condition qu'il y ait du vent
Moi déjection d'un homme
Moi déjection
D'une femme
Lieu commun sur lieu commun
Moi enfer rêvé
Qui porte mon nom par hasard
Moi angoisse
De mon nom de hasard

Heiner Müller

*Germania, Mort à Berlin et autres textes, "Rivage à l'abandon",
trad. Jean Jourdeuil et Heinz Schwarzinger, Éditions de Minuit, 1997, p. 17-18*

Je viens je ne sais d'où,
Je suis je ne sais qui
Je meurs je ne sais quand,
Je vais je ne sais où,
Je m'étonne d'être aussi joyeux.

Martinus von Biberach

Épigramme, citée par Clément Rosset, dans *Loïn de moi,
Étude sur l'identité*, Éditions de Minuit, 1999, p. 91

“Nouvelle question que l'on pourra
poser pour faire mieux connaissance :
et toi, tu es né(e) comment ?”

Ex vivo / In vitro, extrait des partitions scéniques

MAUD : Ah ! la vie, la mort, l'amour...

MARIE : *Leben, Liebe und Tod.*

MAUD : Le mieux serait de ne pas être né.

MARIE : Mais il est toujours trop tard quand on s'en aperçoit.

MAUD : Mourir ou ne pas mourir.

MARIE : Naître ou ne pas naître.

MAUD : Faut-il faire des hommes parfaits ?

MARC : Salopard, pourquoi tu m'as fait ?

TOUS : Je ne pouvais pas savoir que ça serait toi.

MARIE : J'attaque ma mère en justice pour m'avoir laissé naître.

MAUD : Et les procès pour vie inacceptable.

MARIE : Des dédommagements : je suis né trop petit dans un
monde de grands.

MAUD : Docteur, regardez-le, il n'aurait jamais dû naître.

MARIE : Monsieur le Juge, regardez-moi, je n'aurais jamais dû naître.

MAUD : C'est un chef d'accusation un peu métaphysique, non ?
Comment voulez-vous que je juge de la différence de valeur
entre une vie estropiée et le vide absolu de la non-existence ?

MARIE : Le mieux encore est de ne pas être né...

MAUD : Qu'est-ce que tu en sais ? Que sais-tu de la mort ou
du néant ?

Jean-François Peyret et Alain Prochiantz

Les Variations Darwin, VI – “Penser / ne pas penser”,
Éditions Odile Jacob, 2005, p. 180

Alain Prochiantz

Né en 1948, Alain Prochiantz est neurobiologiste. Ancien élève de l'École normale supérieure (1969), il a préparé son Doctorat d'État dans le domaine de la traduction génétique à l'Université René Diderot de Paris et soutient sa thèse sur la structure des ARN de virus végétaux en 1976. Il s'est orienté vers la neurobiologie moléculaire en travaillant avec Jacques Glowinski au Collège de France sur le développement et la maturation in vitro des neurones dopaminergiques du mésencéphale, et a déménagé ensuite à l'École normale supérieure où il créa et dirigea le laboratoire CNRS/ENS "Développement et évolution du système nerveux" avant de prendre la direction du département de Biologie. Il s'est consacré à l'étude des processus de morphogenèse et de différenciation cellulaire nerveuse : la contribution scientifique principale de son laboratoire est la découverte d'un nouveau mode de signalisation par transfert intercellulaire des facteurs de transcription de la classe des homéoprotéines et l'étude du rôle de cette signalisation au cours du développement et chez l'adulte. À partir de l'analyse du mécanisme de transfert de ces protéines, son laboratoire a découvert les premiers peptides

capables de traverser les membranes et de servir de vecteurs pour l'adressage intracellulaire de substances pharmacologiques. Il préside le Comité de la recherche de la Fondation pour la recherche médicale (FRM). Il est membre de l'Académie des sciences dans la section de Biologie intégrative depuis le 18 novembre 2003, et professeur titulaire de la chaire Processus morphogénétiques au Collège de France depuis 2007, où il dirige le Centre Interdisciplinaire de Recherche en Biologie depuis 2011. En dehors de ses travaux de recherche et de ses publications scientifiques, Alain Prochiantz est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Les Stratégies de l'embryon* (1987), *Claude Bernard : la révolution physiologique* (1990), *La Biologie dans le boudoir* (1995), *Machine-esprit* (2000), et, avec Jean-François Peyret, *La Génisse et le Pythagoricien* (2002) et *Les Variations Darwin* (2005), participant à l'élaboration de ses spectacles. *Qu'est-ce que le vivant ?*, son prochain livre, paraîtra aux Éditions du Seuil en 2012.

Jean-François Peyret

Metteur en scène, auteur, traducteur et universitaire, Jean-François Peyret a dirigé le Sapajou Théâtre avec Jean Jourdeuil de 1982 à 1994. Ils créent ensemble une quinzaine de spectacles (écriture, traduction, mise en scène), à partir de textes non dramatiques, de Montaigne à Lucrèce, faisant d'autre part connaître l'œuvre de Heiner Müller. En 1994, il anime avec S. Loucachevsky le Théâtre Feuilletou au Théâtre national de l'Odéon, dans le cadre duquel il crée plusieurs spectacles ayant Kafka pour matériau. L'année suivante, il fonde la compagnie tf2 et en résidence à la MC93 de Bobigny de 1995 à 2000, il y présente un cycle de spectacles : la trilogie du *Traité des Passions* (1995-1996), puis *Un Faust-Histoire naturelle* (écrit avec Jean-Didier Vincent, 1998), et des spectacles autour d'A. Turing (*Turing-machine, Histoire naturelle de l'esprit – suite&fin*, 1999-2000). Cette période s'achève avec *Projection privée /Théâtre public. Sur des poèmes d'Auden* (Théâtre de la Bastille, 2000). De 2002 à 2005, il met en chantier, avec A. Prochiantz, le *Traité des formes*, une réflexion-rêverie autour du vivant et de l'artificiel, du corps et de la machine, variation sur le thème du destin technique de l'homme qui eut pour prétexte des œuvres d'Ovide et de Darwin.

Avec la publication de *La Génisse et le Pythagoricien* et *Les Variations Darwin* (Éditions Odile Jacob, 2002 et 2005), les deux auteurs trouvent là l'occasion de confronter l'apport du travail scientifique à l'expérience théâtrale et de mener une réflexion sur le processus de fabrication d'un spectacle. Ces deux pièces ont été coproduites par le TNS. La recherche théâtrale se poursuit en 2005-06 avec *Le Cas de Sophie K.*, essai sur l'œuvre et le destin de la mathématicienne russe S. Kovalevskaïa. Puis, en 2008, en collaboration avec F. Balibar et A. Prochiantz, il crée *Tournant autour de Galilée*, premier volet d'un projet de dérive à partir de la pièce de Brecht, *La Vie de Galilée* (TNS). En 2010, J.-F. Peyret a été accueilli à l'Experimental Media & Performing Arts Center (États-Unis) pour y mettre en route *Re : Walden* d'après H.-D. Thoreau, dont il a également présenté quelques états en France : une installation au Fresnoy-Studio national des arts contemporains (2010) et une forme théâtrale au Théâtre Paris-Villette (2011). J.-F. Peyret accorde par ailleurs beaucoup d'importance à la formation de l'acteur "augmenté" et ses activités pédagogiques l'ont conduit au TNS, au Cifas, à l'Erac, à l'Ensatt ou au Fresnoy-Studio national des arts contemporains et à la Manufacture (Lausanne).

Les partenaires du spectacle



les inRockuptibles

Rue89



Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Julie Valero**

Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**

Photographies de répétitions **Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Comelli, Villejust, France**

Licence n° 1-1035814

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20°

www.colline.fr

Rencontre “Un théâtre exposé à la science”

lundi 21 novembre à 20h30

avec

François Ansermet, psychanalyste, professeur de pédopsychiatrie à l’Université de Genève, chef du Service de psychiatrie de l’enfant et de l’adolescent aux Hôpitaux universitaires de Genève et directeur du Département universitaire de psychiatrie,

Pierre Magistretti, professeur de neurosciences au Brain Mind Institute de l’École Polytechnique Fédérale de Lausanne et professeur de psychiatrie au Centre Hospitalier Universitaire de Vaudois et à l’Université de Lausanne,

Jean-François Peyret, metteur en scène

Alain Prochiantz, neurobiologiste, professeur et titulaire de la Chaire des Processus Morphogénétiques au Collège de France

Rencontre avec l’équipe artistique

mardi 29 novembre à l’issue de la représentation

Développement durable, La Colline s’engage

Merci de déposer ce programme sur un des présentoirs du hall du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la **colline**
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr